

Chère Christine,  
Chère famille,  
Cher·ères camarades,  
Cher·ères ami·es,

En préparant cette cérémonie d'adieu, ou d'au revoir, chacune et chacun la verra selon son approche personnelle, Christine m'a indiqué que la vie de Bernard, d'un point de vue privé et professionnel, serait abordée par d'autres personnes. Elle m'a donc demandé de me limiter à sa vie politique. Quelle limitation. Car parler de la vie de Bernard, c'est parler de politique. Elle occupait la place centrale dans ses activités et ses préoccupations.

Je dois vous avouer aussi qu'après avoir lu l'article du Quotidien jurassien ce matin, que je remercie par ailleurs d'avoir rendu hommage à Bernard en le considérant comme une personnalité jurassienne d'importance, ce qui est effectivement le cas, j'ai quelque peu revu mon texte afin d'éviter un maximum de répétitions. Veuillez m'excuser pour celles qui sont encore présentes.

J'ai véritablement fait la connaissance de Bernard en 1979 en me rendant à la kermesse du POP qui se tenait chaque année à Delémont. J'avais alors 20 ans. L'année suivante, j'ai adhéré au POP et j'ai pu ainsi participer, ô bien modestement, au succès de la gauche à Delémont. Lors des élections communales de 1980, Bernard était brillamment élu à l'exécutif de la ville. Il fut le premier à y entrer pour la gauche combative. D'autres lui ont succédé depuis, mais toujours en bénéficiant encore et encore de sa personnalité et de ses combats.

Fondateur des jeunesses socialistes jurassiennes, Bernard a quitté le parti socialiste en 1967 pour fonder, avec son compère Pierre Guéniat, et avec d'autres, le Parti Ouvrier Populaire jurassien, le POP. Plusieurs lui ont dit alors qu'il mettait fin à une carrière politique prometteuse. Il n'en avait cure. Bernard ne voyait pas le socialisme comme un plan de carrière, mais comme une conviction. Et qu'est-ce qu'il l'a prouvé tout au long de sa vie. Il réagissait énergiquement quand il était témoin d'une injustice. Il ne pouvait accepter que des personnes se retrouvent dans un état de pauvreté par le fait d'actions d'autres qui ne cherchaient que le profit. L'exploitation de l'homme par l'homme le rendait malade. Toute sa vie, il s'est battu contre ce phénomène qui malheureusement s'amplifie année après année. Mais pas question de se décourager. Sans nous, ce serait pire, disaient Bernard et Pierre Guéniat. Une vision juste de nos responsabilités qui doit nous encourager à continuer de nous battre.

Lorsqu'il est entré au Conseil communal, Bernard y a retrouvé des amis proches avec qui il avait des affinités réelles, sans forcément être toujours d'accord. Mariette Brulhart, Pierre Girardin et surtout Jacques Stadelmann, le Stad, maire de la ville, ont fait en sorte que la majorité de gauche marque de son empreinte le développement de la ville. Quelle coupure avec le passé dominé par le Shériff, pour celles et ceux d'entre nous qui ont connu cette époque. La politique sociale, culturelle, sportive et associative a été développée par ces personnalités. Avec l'aide évidemment de Bernard qui, de son côté, avait fait d'une idée une réalité en créant des transports publics dans sa ville qu'il chérissait par-dessus tout. Les Transports urbains delémontains sont nés parce que Bernard les a voulus, qu'on se le dise et s'en rappelle. Son engagement pour l'écologie se traduisait dans ce genre de réalisations. Il a aussi œuvré avec efficacité pour un développement d'une politique foncière mettant en avant la construction de logements à loyer modéré à Delémont.

Mais je me suis laissé dire qu'il avait aussi largement contribué à une autre décision, celle qui veut que le Conseil communal delémontain participe in corpore dès 1981 aux festivités du mardi-gras. Les élus étaient déguisés naturellement. Une tradition qui perdure encore. Et il ne m'en vaudra pas de dire aujourd'hui que Bernard n'était pas le premier à rentrer au matin du

mercredi des Cendres. C'est que Carnaval était ancré dans ses gênes, et sa participation aux activités de la fanfare du Simplon n'y est pas étrangère.

Puisque je suis en mode délateur à présent, je dois aussi rappeler sa complicité, non politique, mais amicale, avec son collègue radical au Conseil, René Christen, dit le Zazou. Plus d'une fois, après le repas qui suivait la séance du Conseil communal du mardi soir, Bernard et Zazou sont montés en voiture, conduite par Bernard, pour faire un tour de ville et repérer une cuisine connue encore illuminée. Lorsqu'une telle opportunité se présentait à eux, il n'était pas rare qu'ils s'invitent chez ces connaissances pour rentrer quelques heures plus tard.

Bernard m'avait raconté que cet ami radical lui avait expliqué en 1984, au moment des élections communales, que son parti lui faisait de la publicité puisqu'il avait inscrit dans son tract ce qui suit : Pour renverser la majorité de gauche, il faut éjecter le POP. N'oublions pas que derrière la bonhomie et l'action de Bernard Burkhard se cache l'ombre du commissaire politique Guéniat. Et Zazou d'ajouter, ce n'est pas moi qui allais leur faire remarquer leur connerie. Appréciation confirmée par Pierre Guéniat dans la Voix Ouvrière au lendemain de la réélection triomphale de Bernard.

Bernard appréciait aussi la bonne chère. Parce qu'il aimait simplement la vie. Il restait en toute circonstance résolument optimiste. Cette qualité est indispensable pour atteindre l'idéal qu'il s'était fixé, l'édification d'un mode meilleur.

Je ne peux naturellement terminer ce propos sans mettre en évidence ce que j'ai eu le bonheur et le privilège de vivre aux côtés des ténors du POP. Bernard et Pierre constituaient un duo exceptionnel de complémentarité dans le combat contre les injustices faites aux plus faibles. Cette exemplarité dans les luttes a attiré de nombreuses militantes et de nombreux militants à les rejoindre pour les soutenir. Je me permets d'en citer quelques-unes et quelques-uns que je veux saluer au passage : Christine Fedele, combattante exemplaire et qui est ma soeur, Emilia Bonacini, épouse et complice de Pierre, Bruno Tironi, communiste italien, Adrien Dubois, graphiste progressiste, Pierre Weiss, caissier à la fondation du POP, décédé récemment, et Dominique Tolotti, femme exemplaire à qui nous avons dit adieu ce lundi. Et je ne citerai pas toutes celles et tous ceux qui sont encore là et qui luttent pour maintenir vivant l'idéal de ces personnalités exceptionnelles.

Bernard m'appelait régulièrement pour échanger sur des sujets d'actualité qui le troublaient. Avec raison, il ne comprenait pas que dans un pays qui croule sous les richesses et l'argent on constate un appauvrissement d'une part grandissante de la population. Il concluait en affirmant avec raison que ce serait pourtant simple de prendre l'argent là où il est pour le mettre là où il faut.

Il exérait ce mensonge d'état tenu à tous les niveaux sur cette planète, jusqu'à nos instances locales, ce mensonge qui prétend que l'enrichissement des plus riches profite à tout le monde. On sait que c'est faux, les statistiques sur la pauvreté, année après année le démontrent.

Je crois pouvoir m'exprimer au nom de l'ensemble des membres du POP et de CS•POP qui ont connu Bernard. Nous sommes fiers d'avoir pu faire un bout de chemin avec lui et les militantes et militants que j'ai cités qui cherchaient à construire un monde meilleur. Et notre fierté est plus grande encore d'avoir pu côtoyer et bénéficier de l'amitié de Monsieur Bernard Burkhard, homme de conviction et de courage, notre ami, notre camarade qui nous manque déjà, mais dont le souvenir nous aidera, c'est certain, à poursuivre le combat, à poursuivre son combat.